

La commémoration pour que vive la mémoire

Par Mouna Hachim, écrivain-chercheur

Mouna Hachim est universitaire, titulaire d'un DEA en littérature comparée à la Faculté des lettres de Ben M'Sick Sidi Othmane. Depuis 1992, elle a éprouvé sa plume dans les métiers de la communication (en tant que concepteur-rédacteur) et dans la presse écrite, comme journaliste et secrétaire générale de rédaction dans de nombreuses publications nationales. Passionnée d'histoire, captivée par notre richesse patrimoniale, elle a décidé de se vouer à la recherche et à l'écriture, avec à la clef, un roman, «Les Enfants de la Chaouia», paru en janvier 2004. Une saga familiale couvrant un siècle de l'histoire de Casablanca et de son arrière-pays. En février 2007, elle récidive avec un travail d'érudition, le «Dictionnaire des noms de famille du Maroc» qui donne à lire des pans essentiels à la compréhension de l'histoire du Maroc sous le prisme de la patronymie.

Commémorer 1.200 ans de la fondation de Fès et 430 ans de l'éclatante victoire de Oued El-Makhazine à Ksar el-Kébir; la libération de la poigne portugaise à El-Jadida et le débarquement centenaire à Casablanca; la bataille d'El-Herri chez les Zayane, Anoual dans le Rif et Sidi Ifni chez les Aït Ba Amrane... Bref, célébrer notre passé, n'est-ce pas là le moyen le plus sûr d'assurer la communion identitaire, de développer de manière originale toutes nos régions et de transmettre aux nouvelles générations des valeurs essentielles?

Il est étonnant de constater qu'avec toute la richesse civilisationnelle dont jouit notre pays, les éléments commémoratifs se distinguent par leur discrétion, laissant souvent de côté de hauts faits historiques qui mériteraient bien plus d'égards, qu'une page de rigueur dans une certaine presse officielle.

Prenons l'exemple de la Bataille de Oued El-Makhazine, dite Bataille des Trois Rois. Voilà plus de quatre siècles, exactement le 4 août 1578, qu'elle eut lieu entre les troupes du roi du Maroc, le Saâdien Moulay Abd-el-Malik et le roi du Portugal Dom Sébastien, aidé dans sa croisade, du roi d'Espagne Philippe II, avec l'appui sur le terrain, du prince Mohamed el-Moutawakkil, évincé par son oncle du pouvoir.

Cette bataille, dite par les Portugais d'Alcàcer-Quibir (Oued el-Makhazine) dont la rive fut le théâtre, se solda par la mort, en l'espace d'une heure, des trois rois engagés dans la bataille, faisant dire à l'historien Al-Djannâbi en Asie mineure: «Dans nulle autre bataille on ne vit, comme dans celle-là, périr trois rois à la fois. Louange à Dieu et à ses volontés».

Le Maroc remporta donc une victoire écrasante puisque seulement soixante Portugais reviendront à Lisbonne sur plus de 17.000 hommes. Le retentissement de ce triomphe marqua toute la Méditerranée et imposa le Maroc comme une nation forte; tandis qu'au Portugal, ce deuil sans corps et cette attente du retour, aboutit à la naissance du mouvement messianique du sébastianisme dont l'influence s'étendit jusqu'au Brésil.

Dans «Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois Rois», Lucette Valensi, explique cette «Guerre meurtrière, une des plus sanglantes du XVI^e siècle, elle marque un tournant décisif dans l'histoire du face-à-face entre islam et chrétienté. On sut partout qu'elle resterait gravée dans les mémoires. Quels souvenirs garde-t-on d'une grande guerre? Qu'en retient-on quand on est vainqueur, comment oublier que l'on a essuyé une défaite. Qui transmet les souvenirs quand disparaissent les derniers témoins? Et pourquoi? Et pour qui?»

Côté vainqueur, on peut en tous les cas attester que cette page glorieuse de notre histoire ne fait

l'objet d'aucune célébration commémorative particulière, si ce n'est par la communauté hébraïque du Nord. Celle-ci fête chaque année, en effet, le premier du mois eloul, sur instruction des rabbins, le Pourim de los cristianos ou Pourim Sebastiano. Elle célèbre ainsi la défaite à Qsar el-Kébir des anciens persécuteurs chrétiens en Andalousie et le péril mortel qui l'attendait en cas d'occupation portugaise dont elle eut déjà à goûter les supplices. Dans ce jeu de construction de la mémoire, le roi Sébastien est identifié au vizir de l'empire perse, Haman, qui a décidé l'extermination des juifs, ainsi que le rapporte le Livre d'Esther dans la Bible.

Ce ne sont pas les récits historiques, hagiographiques ou folkloriques qui manquent non plus, pour nourrir la mémoire de leurs compatriotes musulmans. Des familles descendant des héros de cette bataille comme les Raïssouni racontent encore de belles histoires. Les ouvrages biographiques anciens rapportent, en effet, que Sidi Mhammed ben Raïssoun, né à Tazrot, en pays Jbala, était le disciple de Sidi Abd-Allah ben Hssayn à Tameslouht dans le Haouz de Marrakech. Au retour dans sa tribu natale, il fonde vers 1568, sur instruction de son maître spirituel, une zaouïa d'obédience Jazouliya, vouée à l'enseignement et à la résistance, recevant aussi des érudits de grande renommée, tels que Mohamed Larbi Fassi ou Ahmed Maqqari.

Sidi Mhammed ben Raïssoun s'est également illustré comme un des héros de la bataille de Oued El Makhazine dont il fut l'un des huit valeureux lieutenants et grand incitateur au combat avant la bataille. Ce n'est pas pour rien que le sultan saâdien El Mansour Dahbi lui avait offert après cette victoire, le territoire sur lequel s'était déroulée la bataille. Territoire appartenant encore à ses descendants dont la marque est présente avec le nom de la localité de Tlat Rissana.

C'est après l'indépendance que le Maroc a réinventé la victoire de Oued al-Makhazine, en tant que date et lieu forts. Et si l'historien Roger Chartier affirme dans Le Monde du 25 décembre 1992 que l'interprétation de cette victoire est disputée, comme dans les temps anciens, par la monarchie et les religieux, c'est sûrement parce que l'Islam et la monarchie représentent les fondements même de notre identité nationale.

Sans tomber dans le culte du souvenir, exacerbé par l'angoisse identitaire, la commémoration est une écriture collective de l'histoire et une expression de l'identité. Pour s'épanouir, celle-ci ne peut que se nourrir de la mémoire et se raccorder au passé, par un fil symbolique, mais solidaire. Ses enseignements sont bien plus positifs que ne pourraient le laisser penser les adeptes d'une stratégie de l'oubli et de la banalisation, craintifs quant aux risques des crispations fantasmées, si ce n'est par calculs politiques.

Par ailleurs, s'il y a des commémorations des batailles de Waterloo, de Stalingrad, d'Austerlitz, de Puebla ou de Sempach entre Suisses et Habsbourgs, pourquoi il n'y aurait pas la commémoration de la bataille de Oued El-Mahazine à Qsar el-Kébir? Un festival dédié à la mémoire. Au programme: projections de films sur l'événement, des expositions d'iconographies diverses sur des artilleurs turcs, d'arquebusiers andalous ou de l'armée portugaise, des croquis de bataille, des brochures didactiques, des mini-reconstitutions, des pièces de théâtre ou des spectacles de marionnettes; des concerts de musique alliant Marocains, Portugais et Espagnols, des auditions spirituelles Machichiya ou Maslouhiya, des visites guidées sur les lieux forts, nécessitant une réhabilitation de l'acquis, ainsi que le développement véritablement durable de toute la ville et de sa région...

Tout le monde y trouverait son compte: les politiques, les financiers, les communicateurs, les intellectuels, et bien sûr la ville de Ksar el-Kébir, ses habitants, son image et les Marocains dans leur globalité.

C'est dans ce sens de célébration de la mémoire et de mise en place d'une initiative citoyenne et fédératrice, imposant une image forte du Maroc sur le plan international, qu'est née l'idée de la célébration des 1.200 ans de la fondation de Fès, avec d'abord pour instigateur, un homme: Ahmed Benseddiq, ingénieur centralien, féru d'histoire.

Voulue comme la plus grande opération de communication et de promotion de l'image du Maroc, cette initiative intelligente et habilement construite a l'avantage de faire converger la date de la fondation de la ville de Fès en 808 avec l'émergence du Royaume du Maroc, illustrant

par la même occasion cette osmose exemplaire entre la racine amazigh autochtone du pays et l'apport arabe, dans cette première capitale du Maroc musulman et cité universelle, fondée par l'arabo-berbère Idris Ier, symbole de la personnalité marocaine.

L'idée a depuis franchi plusieurs étapes aboutissant à une entreprise nationale, appuyée par les Hautes Instances du pays, depuis septembre 2007, la dotant de moyens logistiques, humains et financiers d'envergure, à même de donner à cette commémoration historique une dimension nationale et même internationale.

Deux organismes voient ainsi le jour: une association de pilotage, avec comme haut commissaire l'homme d'affaires Saâd Kettani, et comme directeur exécutif, le concepteur du projet, ainsi qu'une commission ministérielle, chargée de la stratégie, présidée par Chakib Benmoussa ministre de l'Intérieur.

Sa Majesté a également autorisé un budget global de 350 millions de dirhams (dont 150 millions de contribution de l'Etat). Plusieurs personnalités intellectuelles, politiques ou associatives, d'institutions nationales et internationales, d'universités, de fondations diverses ont également marqué de leur appui ce projet depuis son lancement.

La Princesse Lalla Salma n'a pas manqué d'évoquer, le 29 octobre 2007, la portée de l'évènement, dans son discours à la conférence générale de l'Unesco. Organisme qui a fait de la médina de Fès, Patrimoine mondial de l'humanité.

Le long de l'année 2008 et 2009, à Fès, comme dans toutes les régions du Maroc et dans certaines capitales mondiales, une série de manifestations pluridisciplinaires de grande envergure est ainsi programmée.

Mais force est de constater, à la date d'aujourd'hui, un certain retard dans le démarrage des festivités et la déficience de communication et de lancement de campagne publicitaire régionale ou nationale. Certains s'étonnent aussi de «l'éloignement» du concepteur et promoteur du projet, Ahmed Benseddik, lequel continue toutefois à assurer la promotion comme il l'a fait à Lyon le 8 février 2008...

Mais n'anticipons pas et attendons dans l'optimisme de prochaines bonnes nouvelles de la célébration du 1.200e anniversaire de la fondation de Fès . En attendant, dans un autre registre, une célébration nous interpelle. L'Association des anciens élèves casablancais organise, avec la collection de Mohamed Tangi, la commémoration du centenaire du débarquement à Casablanca depuis le 26 février et pendant dix jours successifs à la Coupole.

Collectionneur dévoué à Casablanca et à son âme profonde, au-delà des clivages, Mohamed Tangi possède une collection qui ferait pâlir le musée de la ville (encore faut-il qu'il existe!) et inspirer de quoi écrire et illustrer des livres et organiser des expositions diverses autour de différents thèmes liés à Casablanca.

Cette thématique actuelle correspond, quant à elle, à un moment décisif de notre histoire, puisqu'il ne s'agit pas que d'une ville bombardée, avant d'être militairement occupée; mais de toute l'histoire du Maroc moderne, marquée du fer rouge de la colonisation, dans sa douloureuse réalité, cinq années avant la signature de l'acte du Protectorat.

Les natifs de Dar-el-Bayda et tout Marocain fidèle à lui-même, tout citoyen du monde épris de sens de la justice et de la liberté ne peut tolérer qu'on travestisse la mémoire et qu'on falsifie l'histoire, en colportant encore jusqu'à nos jours, des fables autour de la mission civilisatrice coloniale. La colonisation a été barbare, ségrégationniste et inégalitaire. De le dire, n'est pas de rejeter un peuple mais un système. De dénoncer ensemble ce système, c'est prouver qu'on ne glorifie plus ses fondements passés et qu'on n'insulte pas l'avenir.

Ceux qui arguent qu'il ne sert à rien de regarder dans le rétroviseur, doivent se rappeler que c'est la manière la plus sûre d'assurer sans heurts sa trajectoire. Quant à ceux qui ont peur de fâcher l'ancienne puissance coloniale, ils doivent se rappeler que lorsque la France célèbre ses batailles et la mémoire de ses morts, elle ne déclare par pour autant la guerre aux Allemands, aux Anglais ou aux Russes.

Bref, il ne s'agit ni de s'enfermer dans une logique revancharde, ni d'exacerber les revendications mémorielles, mais juste d'effectuer sereinement notre propre lecture de notre histoire, en tirant les leçons du passé.

Une seule demande concrète a été formulée à l'issue de cette commémoration par Mohamed Tangi: une plaque portant le nom des victimes des bombardements de 1907. Est-ce trop demander dans une ville où les autorités coloniales se sont empressées, dès la fin du débarquement à débaptiser, pour leur enlever leur âme, toutes les rues et les places de la vieille ville où pendant longtemps ont tonné de leur poids martial, les noms de l'Amiral Philibert, du commandant Provost et du capitaine Hilert! Inscrite dans la catégorie, commémoration négative, ce devoir de mémoire n'a pas besoin de prouver sa légitimité d'exister comme moment civique fort et hommage à la mémoire des ancêtres, morts sous les coups de la puissance arbitraire, afin que ces scènes-là ne se répètent plus nulle part. Car si dans commémoration, il y a la notion du passé, il n'en reste pas moins que son fondement essentiel est la projection vers l'avenir, tendant vers l'universel.

Se remémorer pour mieux construire...

Sans forcément revêtir une dimension nationale, une commémoration, même à l'échelle strictement locale, peut se révéler une excellente opportunité pour développer une région, réhabiliter ses pierres et ses monuments, mettre en avant ses potentialités, stimuler son tourisme culturel, construire collectivement le passé en traçant les sillons de notre devenir.

Toutes nos villes, et jusque nos douars les plus reculés, racontent de belles histoires avec leurs pierres anciennes, leurs monuments, leurs sanctuaires, les mémoires de leurs hommes, érudits, mystiques et guerriers, leurs batailles pour la liberté...

Le rôle de l'école reste à ce titre capital dans l'enseignement de l'histoire politique, sociale et culturelle; la transmission des valeurs partagées et à promouvoir; l'explication rationnelle des choses et des événements, favorisant l'esprit critique, en dehors de tout dogmatisme.

Quant à la commémoration à proprement parler, elle est davantage du domaine des pouvoirs publics, dans l'espace de la cité, avec l'aide incontournable des intellectuels et des financiers.

La longue présence portugaise au Maroc peut donner lieu à des thématiques séduisantes et à de vastes programmes. Que dire de l'éclatante Bataille de Oued el-Makhazine qui mérite une célébration idoine! Parfois, il n'y a même pas besoin de se projeter dans une construction de la mémoire mais de réhabiliter celles qui existent et qui se meurent.

L'exemple des Moussems est à ce titre représentatif. Commémorant une fois l'an, la mémoire d'un saint-patron, il est répandu aux quatre coins du Royaume. Mêlant coutumes religieuses et profanes, activités festives et commerciales, il tourne autour du sanctuaire et zaouïa d'un saint. Dans l'ensemble de la Méditerranée, ces fêtes patronales sont courantes, cimentant les liens sociaux, affirmant l'identité locale et collective, générant un tourisme privilégié en dehors de tout folklorisme.

